

# Littérature francophone en Ontario. De l'histoire et de l'écriture

## Francophone Literature in Ontario: From History to Writing

Yvette Bénayoun-Szmidt

Volume 6, Number 1, 2003

Le Québec au centre et à la périphérie de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000693ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000693ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bénayoun-Szmidt, Y. (2003). Littérature francophone en Ontario. De l'histoire et de l'écriture. *Globe*, 6(1), 65–84. <https://doi.org/10.7202/1000693ar>

Article abstract

With multiple innovative creations anchored in a specific sociopolitical and historical context, the Francophone literature in Ontario has shown to be an important and distinct part of the French literature in Canada and elsewhere. The purpose of our article is to present some Ontarian authors writing in French who are not a product of one ancestral or cultural tradition but whose work is foregrounded by a geographical belonging instead of an ethnic or cultural one.

# Littérature francophone en Ontario. De l'histoire et de l'écriture

Yvette Bénayoun-Szmidt  
Université York-Glendon (Canada)

**Résumé** – La littérature franco-ontarienne se présente aujourd'hui comme une littérature qui s'est imposée dans le champ littéraire francophone au Canada et ailleurs en se construisant une identité propre par le biais de créations multi-formes, novatrices, ancrées dans des contextes sociopolitiques et historiques bien particuliers. Cet article présentera des écrivains qui ne sont pas le produit d'une seule tradition ou d'une seule culture ancestrale, mais qui s'inscrivent pleinement dans la modernité de l'écriture à partir d'un lieu géographique et non d'une origine ethnique ou d'un unique patrimoine identitaire.

*Francophone Literature in Ontario : From History to Writing*

**Abstract** – *With multiple innovative creations anchored in a specific socio-political and historical context, the Francophone literature in Ontario has shown to be an important and distinct part of the French literature in Canada and elsewhere. The purpose of our article is to present some Ontarian authors writing in French who are not a product of one ancestral or cultural tradition but whose work is foregrounded by a geographical belonging instead of an ethnic or cultural one.*

La littérature franco-ontarienne se présente aujourd'hui comme une littérature qui s'est imposée dans le champ littéraire de la francophonie canadienne<sup>1</sup> et d'ailleurs en se construisant une identité propre par le

---

1. Nombreux sont les termes utilisés actuellement pour désigner la population de langue française du Canada. Pour Gratien Allaire : « Cette multitude d'expression est symptomatique des changements qu'ont connus les communautés de langue depuis les années 1960. Elle reflète le passage du Canada français à un ensemble plus éclaté, qui se définit par la langue, d'une part, et se situe, d'autre part, par l'appartenance à une province », *La francophonie canadienne – Portraits*, Québec, AIF-CIDEF/Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1999 et édition mise à jour 2001, p. 13.

Yvette Bénayoun-Szmidt, « Littérature francophone en Ontario. De l'histoire et de l'écriture », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n° 1, 2003.

biais de créations multiformes, novatrices, ancrées dans des contextes sociopolitiques et historiques bien spécifiques.

Précisons d'emblée que, chez certains critiques, le terme *Franco-Ontarien* qualifie une littérature produite par des écrivains qui tendent à affirmer leur appartenance ancestrale au terroir et sert en même temps à situer spatialement un lieu d'origine. Or, il nous semble important de distinguer les multiples voix qui participent à l'essence et au développement de ce fait littéraire en Amérique du Nord. C'est dans cette perspective que notre étude « Littérature francophone en Ontario. De l'histoire et de l'écriture » présentera des écrivains qui ne sont pas le produit d'une seule tradition ou d'une seule culture ancestrale mais qui s'inscrivent pleinement dans la modernité de l'écriture à partir d'un lieu géographique et non d'une origine ethnique ou d'un unique patrimoine identitaire.

Il est certain que certains auteurs en Ontario français<sup>2</sup> doivent affronter des dilemmes cruciaux, ouvrir des frontières réelles et fictives afin de circonscrire une place face à d'autres écrivains qui occupent jalousement le terrain littéraire sous prétexte qu'ils sont de « souche ». À vrai dire, certains d'entre eux ne voient en la production de ceux qui sont venus d'ailleurs qu'une écriture exotique, insensible, voire indifférente à leur histoire, à leur culture et à leur droits ancestraux. Ceci est loin d'être véridique. Et c'est justement ce que fait apparaître cette mouvance littéraire particulière dans laquelle des sphères d'interaction, de jonction entre l'écriture et l'histoire transparaissent avec l'influence langagière et les références culturelles propres au contexte franco-ontarien et autre. Ajoutons que nous tenterons par notre étude de jeter un

---

2. • L'Ontario est la province canadienne la plus peuplée : ses 10 753 573 personnes (1996) représentent plus du tiers du pays. Cette population se retrouve principalement sur les bords du lac Ontario, dans un long croissant qui s'étend de la péninsule du Niagara à Oshawa. C'est la région de Toronto, la capitale ontarienne et la métropole du Canada. Ce "Golden Horseshoe" (littéralement "fer à cheval doré", traduit librement par "croissant doré") est fortement industrialisé, comprenant des villes comme Oshawa et Hamilton. Centre financier du Canada, site du siège social de plusieurs grandes sociétés canadiennes, Toronto est véritablement le cœur du pays. Le reste de la péninsule ontarienne est agricole, à l'exception de grandes villes industrielles comme London et Windsor », *ibid.*, p. 113.

éclairage particulier sur l'intensité, la profondeur et la diversité de ces voix/voies qui ne sont pas conditionnées par le seul fait d'être issues d'une racine culturelle unique. Œuvres différentes qui, bien que conçues en terre ontarienne, circonscrivent dans la francophonie canadienne<sup>3</sup> un espace littéraire inspiré d'horizons pluriculturels et d'expériences humaines aux racines multiples. Nous tâcherons aussi de souligner les caractéristiques majeures de cette production littéraire qui, tout en entre-croisant les frontières ethniques et culturelles, fait émerger une identité créatrice pleine de promesses dans le champ de l'écriture canadienne d'expression française.

Pour tracer les grandes lignes de cette évolution, il suffira d'indiquer certaines données historiques qui peuvent éclairer notre propos. En effet, nombre d'études<sup>4</sup> situent les débuts de la littérature franco-ontarienne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle où, comme le souligne René Dionne<sup>5</sup>, à cause du rejet par leur mère patrie, des

---

3. Pour Allaire, l'utilisation dans son ouvrage de ce terme, au singulier, « veut souligner qu'il y a un lien entre les communautés d'un bout à l'autre du pays. La langue française est ce caractère facilement identifiable qu'elles partagent et par lequel elles se reconnaissent, malgré leurs différences et leurs divergences », *ibid.*, p. 13.

4. À cet égard, voir Paul Gay, *La vitalité littéraire de l'Ontario français*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1986, 239 p. ; Gaétan Gervais, « L'histoire de l'Ontario français (1610-1997) », dans Joseph Yvon Thériault [éd.], *Francophonies minoritaires au Canada*, Les Éditions d'Acadie, 1999, p. 145-161 et André Lapierre, « La langue franco-ontarienne », dans René Dionne [introduction et choix de textes parl], *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, Ottawa, Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, n° 11, février 1978, p. 12-14.

5. Dans son ouvrage *Histoire de la littérature franco-ontarienne – Des origines à nos jours, tome 1 – Les origines françaises (1610-1760) – Les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1997, p. 15-16, René Dionne a insisté sur le terreau fertile sur lequel s'est édifiée une littérature dont la richesse, la variété, l'existence même doivent beaucoup aux auteurs aujourd'hui peu connus qui ont eu au moins le mérite de faire œuvre d'imagination dans un contexte qui ne se prêtait pas forcément à un tel exercice. Pour parvenir à donner une idée globale de l'importance du corpus, il a divisé l'histoire de la littérature franco-ontarienne en sept périodes : 1) les origines françaises (1610-1760) ; 2) les origines franco-ontariennes (1760-1865) ; 3) la littérature des fonctionnaires (1850-1910) ; 4) l'affirmation de l'identité collective (1910-1927) ; 5) les tenants de la langue et de la culture (1928-1959) ; la littérature des universitaires (1960-1972) et 7) la littérature contemporaine (depuis 1973). René Dionne

jeunes du Nord ontarien réagirent comme l'avaient fait, poussés par la crainte de perdre leur pays, les jeunes Québécois sortis des collèges classiques au cours de la décennie tumultueuse de 1830 ; décidant de se prendre en main, ceux-là aussi bien que ceux-ci virent un instrument de salut dans la littérature<sup>6</sup>.

Ainsi, noyés dans un milieu anglophone imposant, les Franco-Ontariens n'ont pas cessé de résister à l'assimilation en luttant pour maintenir leur langue et leur histoire. Ce faisant, ils ont revendiqué l'établissement de l'éducation en français à tous les niveaux et l'offre de services dans cette langue par le gouvernement provincial. Car, comme le souligne Pierre Savard : « Les Franco-Ontariens appartiennent incontestablement à la culture canadienne-française. Ils possèdent aussi une identité propre. Les Franco-Ontariens sont bien enracinés en terre ontarienne et ils ne sont pas intéressés à aller au Québec<sup>7</sup> ». Toutefois, l'ampleur de cette volonté manifeste de développer des mécanismes de défense et d'assurer une survivance dans un Ontario français, considéré comme « la province qui, après le Québec et le Nouveau-Brunswick, comprend le plus grand nombre de francophones<sup>8</sup> », a été largement conditionnée par l'évolution politique et culturelle du Québec. À vrai dire, la naissance du nationalisme territorial québécois a amené les minorités francophones du Canada à modeler de nouvelles identités propres à leurs collectivités respectives. Et comme le confirme François Paré,

[...] il naît en Ontario (et ailleurs au Canada anglais) une forme gestative, mais déterminante, d'institution littéraire autonome, dont l'objectif premier est la formula-

---

a fait beaucoup pour les études d'histoire littéraire des Franco-Ontariens. Il a tenté, dans ses critiques et ses manuels, de faire apprécier, entre autres, la vivacité, le ton, le pittoresque des descriptions, la finesse des observations et la qualité expressive des portraits que la prose produite en Ontario avait à offrir.

6. *Ibid.*, p. 12.

7. Pierre Savard, « De la difficulté d'être Franco-Ontarien », *L'avenir de la francophonie ontarienne*, Sudbury, Institut franco-ontarien, Université Laurentienne, p. 38.

8. « Au dernier recensement, la population de langue maternelle française s'élevait à 520 855 personnes, soit 7,7 % de la francophonie canadienne ou 51,8 % des francophones hors Québec », Gratien Allaire. *op. cit.*, p. 115.

## LITTÉRATURE FRANCOPHONE EN ONTARIO

tion d'une littérature franco-ontarienne – plus tard ontarioise – spécifique et dont l'objectif ultime est la production de critères d'identité collective pour les Franco-Ontariens. Cette littérature et cette identité collective seraient essentiellement différentes de celles des Acadiens, des Franco-Manitobains et des autres peuples de la fragmentation canadienne<sup>9</sup>.

La délimitation d'un territoire culturel et artistique proprement ontarien ainsi que la prise de conscience du Nouvel-Ontario ont vu le jour dix ans après la Révolution tranquille du Québec. C'est dans cette perspective que le Nouvel-Ontario a eu lui aussi sa Révolution tranquille, qui a transformé le paysage socioculturel, littéraire et artistique de la province. En fait, pour cultiver leur différence et affirmer le caractère distinctif de la culture ontarienne, les jeunes du Nord ontarien se sont approprié la parole pour fonder une littérature franco-ontarienne qui possède une sensibilité et une façon de voir qui la distingue des autres littératures francophones. La création d'une littérature qui devait les enraciner dans leur province semble une initiative originale, toute nouvelle, susceptible de leur permettre de développer une identité personnelle et collective. Mais, en réalité comme le souligne René Dionne,

[...] ces jeunes n'ont fait qu'enrichir un patrimoine de trois siècles et demi en ajoutant inconsciemment leurs œuvres à celles de centaines de devanciers dont ils n'avaient cure, faute d'avoir reçu un enseignement axé sur l'histoire particulière, les réalisations et les besoins spécifiques de la collectivité franco-ontarienne. Le modèle littéraire et socioculturel qu'on leur avait présenté était excellent, mais étranger, c'est-à-dire européen et, au plus près, québécois, malgré qu'on le qualifiât de canadien-français<sup>10</sup>.

---

9. François Paré. « L'institution littéraire franco-ontarienne et son rapport à la construction identitaire des Franco-Ontariens », dans Jocelyn Létourneau [éd.], Roger Bernard [coll.], *La question identitaire au Canada francophone*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994, p. 47.

10. René Dionne. *op. cit.*, p. 11.

La trajectoire de cette explosion créatrice dans les domaines de la musique, de la poésie et du théâtre, se dessine en deux grands mouvements. Dans un premier temps, l'organisation et la création par de jeunes Ontariens, se connaissant entre eux, d'une Coopérative des Artistes du Nouvel Ontario (CANO), qui leur permet d'imposer leurs nouveaux styles variés et audacieux. Non seulement ce regroupement artistique a-t-il aidé « les gens du Nouvel Ontario à regarder leur société d'un œil nouveau<sup>11</sup> », mais il a contribué, selon Fernand Dorais, à l'émergence du « meilleur de la création sudburoise de la décennie 70<sup>12</sup> ». Dans un deuxième temps, la fondation par Gaston Tremblay, en 1972, d'une maison d'édition à Sudbury. Considérant que « la naissance d'une identité s'opère dans la gratuité de l'éblouissance du verbe<sup>13</sup> », le projet des *Éditions Prise de parole* vise à donner voix et existence à des auteurs ontariens et à encourager d'autres créateurs venant d'ailleurs, témoignant ainsi de la diversité de la francophonie canadienne. Dès lors, la définition de Franco-Ontarien n'est plus limitative. Elle dépasse l'appropriation du sujet uniquement par les natifs de la région de Sudbury. À ce sujet, Tremblay précise :

[...] nous avons compris qu'il était impossible de divorcer complètement de nos cousins québécois car nous sommes en fin de compte tous canadiens-français... Nous ne pouvions pas exclure les francophones provenant des autres communautés francophones de l'Amérique ou du monde. En ce qui concerne les francophiles, nous nous acceptons volontiers, car devant la vague d'assimilation qui nous dissipait, nous ne pouvions ignorer ceux qui voulaient se joindre à nous<sup>14</sup>.

Le nom de cette maison d'édition est également symbolique, chargé d'une grande signification idéologique. Pour Tremblay, donner à ce

---

11. Sheila McLeod Arnopoulos [traduit par Dominique Clift], *Hors de Québec point de salut ?* Montréal, Éditions Libre Expression, 1982, p. 38.

12. Fernand Dorais, *Entre Montréal... et Sudbury*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1984, p. 53.

13. Fernand Dorais, « En guise de... », dans le collectif *Lignes-Signes*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1973, p. 8.

14. Gaston Tremblay, *Prendre la parole. Le journal de bord du Grand CANO*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 63.

projet la dénomination de « Les Éditions Prise de parole », c'est reconnaître d'emblée sa vision originale, militante, qui ouvre les limites de l'espace à la présence et à l'affirmation identitaire :

[...] il y avait, dans ce nom, un glissement qui s'opérait entre écouter, recevoir, entendre et prendre la parole. Du passif à l'actif, de la réaction à l'action, du petit catholique assis sur un banc au révolutionnaire qui descend dans la rue. « Prise » plutôt que « prendre » parce qu'écrire est un geste et que le poème est l'objet de cette création<sup>15</sup>.

Plus que tout autre genre, la poésie servira de toile de fond à des poètes du Nord pour dire une parole qui se présente comme une prise en charge de leur espace géographique, de leur présence et de leur identité. Certes, le Nord de l'Ontario constitue un milieu minoritaire francophone et, partant, bien différent avec son mode de vie particulier, à plusieurs facettes. Pour inscrire cette volonté d'exister, Robert Dickson, dans un poème intitulé *Au nord de notre vie*, poétise cette réalité complexe de manière à mieux la transcender :

Au nord de notre vie  
ICI  
où la distance use les cœurs pleins  
de la tendresse minéral de la  
terre de pierre de forêts et de froid  
NOUS  
têtus souterrains et solidaires  
lâchons nos cris rauques et rocheux  
aux quatre vents  
de l'avenir possible<sup>16</sup>.

Le plus caractéristique de cette prise de parole, c'est de pouvoir nommer les secrets du passé et du présent, évoquer les souvenirs les plus douloureux, les événements les plus traumatisants, rejeter ce qui fait mal et révéler cette détermination de ne plus être considérés « comme

---

15. *Ibid.*, p. 64.

16. Robert Dickson, *Poème-affiche*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1975.

des exilés désireux de réintégrer un jour la patrie d'origine<sup>17</sup> ». Au contraire, les Franco-Ontariens réclament leur territoire pour affirmer leur existence face à une culture anglophone vécue comme une agression existentielle et culturelle, voire raciale. L'écrit ou le cri de Jean-Marc Dalpé exprime cette volonté d'agir pour changer le destin de tout un peuple soumis :

Mais si nous écrivons, si nous parlons,  
si nous crions  
Nous, les Nigger-Frogs de l'Ontario  
C'est pour ne plus jamais se taire  
C'est pour ne jamais se cacher  
C'est pour ne plus jamais se dire sans chez nous  
C'est pour ne plus jamais avoir peur, se faire peur  
C'est pour ne jamais plus avoir à faire la belle  
pour un os  
C'est pour ne plus jamais rabaisser les yeux  
devant ceux  
qui dînent avec les juges  
C'est pour ne plus jamais s'empêcher de chanter  
s'empêcher de danser  
s'empêcher de rire  
s'empêcher d'aimer  
C'est pour ne plus jamais se taire...<sup>18</sup>

Ce « Nous », voix collective, qui s'adresse à l'Autre, est une nécessité pour dire le mal qui ronge et pour sonner l'alarme que la longue dérive avec son lot de déception, de frustration et de vie brimée n'a guère de raison de continuer. En effet, la précarité de la situation et la dégradation de l'existence entraîneront incontestablement un vent de révolte et une flamme de contestation. C'est ce que nous confie le poète Richard Casavant :

---

17. Sheela Mcleod Arnopoulos, *op. cit.*, p. 26.

18. Jean-Marc Dalpé, *Gens d'ici*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1981, p. 94.

## LITTÉRATURE FRANCOPHONE EN ONTARIO

Les paupières ont appris à se baisser  
Les têtes à se courber  
Mais il est des silences meurtriers<sup>19</sup>.

Il convient de préciser que l'exposition des Franco-Ontariens au vide, à la désolation, au rejet, à la lutte insolite pour assurer leur survie a donné lieu à la mise en texte de toute une poésie écrite à l'ombre de la colère, du désespoir et de la négation de l'être. *Le cri d'un peuple* de Richard Casavant est l'expression manifeste de cette réalité douloureuse, véritable lieu de souvenirs de la dureté de la vie de cette communauté francophone en Ontario :

je suis pauvre  
pauvre d'argent  
pauvre de savoir  
pauvre de volonté  
pauvre de victoire<sup>20</sup>

Rien ne semble échapper aux poètes franco-ontariens pour (d)écrire l'ampleur de la misère physique et morale qui écrase leur peuple. Et comme dans leur poésie la force de la dénonciation est ce qui déborde du langage, ils ont, chacun à leur manière, utilisé ce moyen pour produire des textes riches de problématiques diversifiées et poignantes. C'est toutefois par rapport à la survivance de la langue que leur écriture poétique s'impose comme un cri identitaire conditionnant une lutte acharnée et poussée à tous les niveaux. Où qu'il soit, tout poète est appelé à faire subsister sa langue. Patrick Desbiens reconnaît cet effort de maintenir son originalité linguistique dans un espace où « ses membres sont noyés dans une mer de plus de 5 millions de personnes de toutes langues, de toutes origines et de toutes cultures, dont la *lingua franca* est l'anglais<sup>21</sup> ».

je vis à toronto ontario  
j'ai un larousse de poche  
avec 32 000 mots.

---

19. Richard Casavant, « Le cri d'un peuple », *Poèmes 1960-1975*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1978, p. 99.

20. Maurice Lapointe, « Tanné », *La Souche*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1981, p. 37.

21. Gratien Allaire, *op. cit.*, p. 119.

je trébuche sur ma langue.  
ma langue se détache de  
ma bouche.  
elle se tortille, elle frémit  
comme un chien mourant  
sur la rue yonge<sup>22</sup>.

Il importe d'indiquer que le grand changement qui s'est produit dans le Nouvel-Ontario depuis les vingt dernières années, alors que cet espace se trouvait tiraillé entre une mentalité rurale traditionnelle et une nouvelle conscience urbaine industrielle, a affecté la notion même d'identité. Cette dernière s'est transformée, s'élargissant de plus en plus pour englober d'autres configurations. Dans le poème *Gens d'ici*, Jean-Marc Dalpé fait preuve de fraternité humaine sans égale :

Gens d'ici  
Gens de terre et de forêt  
tout le pays au cœur  
Gens de chez nous  
nous sommes d'immenses espaces [...]<sup>23</sup>

Il est à noter aussi que la mutation socio-économique et la croissance rapide de cette région ont contribué à l'éclatement de la cohérence de l'Ontario français. Le passage du singulier au pluriel est très déterminant dans le processus évolutif de cette communauté dont l'esprit d'unité a été la force et la caractéristique essentielle. À cet égard, Roger Bernard souligne :

Il y a plusieurs Ontario français. En premier lieu, c'est l'éparpillement géographique qui saute aux yeux. Il y a l'Ontario français du Nord, le Grand-Nord et celui du Moyen-Nord ; mais il y aussi celui du Sud et du Centre-Sud, différent de celui de Toronto qui souvent regroupe tous les autres ; mais il ne faut pas oublier celui de l'Est et celui du Sud-est, différents de celui de l'Ouest. L'épar-

---

22. Patrick Desbiens, *L'espace qui reste*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1979, p. 39.

23. Jean-Marc Dalpé, *op. cit.*, p. 14.

## LITTÉRATURE FRANCOPHONE EN ONTARIO

pillement ne s'arrête pas là : à l'intérieur de chaque région les distinctions se recoupent, s'annulent ou s'additionnent<sup>24</sup>.

De cette hétérogénéité et de cette fragmentation, une nouvelle configuration géographique et humaine est apparue. Ainsi, le fait francophone en Ontario s'est élargi et s'est diversifié en trois pôles distincts. Dans son étude « La culture en Ontario français : du cri identitaire à la passion de l'excellence », Paul-François Sylvestre présente certaines caractéristiques de ce nouveau visage ontariois :

Ottawa, Sudbury, Toronto : trois villes qui se disputent le titre de *capitale culturelle* de l'Ontario français. Cette rivalité est particulièrement significative dans le développement de la vie culturelle franco-ontarienne, puisque chacune de ces trois régions a façonné le devenir artistique selon sa propre histoire et sa propre réalité. Pour les tenants d'Ottawa, l'expression culturelle des Franco-Ontariens s'enracine dans un passé canadien-français où le Québec et l'Ontario sont intimement liés. Pour les adeptes de Sudbury, la culture est le cri d'une originalité de souche récente, un dire carrément *ontariois*. Pour les partisans de Toronto, la culture francophone en Ontario est tributaire de l'apport original de toute une gamme de communautés aux horizons multiples, de l'Afrique aux Antilles, en passant par le Maghreb et l'Europe. Si ces trois traits demeurent volontairement caricaturaux, ils ont néanmoins le mérite d'illustrer une situation unique où la complémentarité l'emporte sur la singularité<sup>25</sup>.

Dans cette transformation, le fait le plus remarquable est qu'une véritable révolution se soit réalisée en vue de développer et d'enrichir le paysage culturel dans l'Ontario français. Celle-ci s'est concrétisée grâce, entre autres, à la fondation de plusieurs maisons d'édition qui ont

---

24. Roger Bernard, « La culture éclatée », *Liaison*, septembre 1993, p. 12.

25. Paul-François Sylvestre, « La culture en Ontario français : du cri identitaire à la passion de l'excellence », dans Joseph Yvon Thériault [éd.], *Francophonies minoritaires au Canada*, Les Éditions d'Acadie, 1999, p. 537.

contribué à encourager des écrivains d'ici et d'ailleurs à maintenir l'écrit français dans une province de plus en plus anglophone. En quelques années, plusieurs maisons d'éditions ont donné une visibilité à des textes (poésie, romans, nouvelles, théâtre, etc.) dignes de mérite et qui auraient pu tomber dans l'oubli. À vrai dire, le regain d'intérêt qui s'est amorcé dans les années 1980 pour cette littérature qui ne se dit ni québécoise ni canadienne-française, mais franco-ontarienne ne semble jamais s'être démenti. La publication croissante de divers écrits franco-ontariens s'emploie à la faire découvrir, sinon redécouvrir, aux spécialistes universitaires, aux professeurs, aux amateurs éclairés et, finalement, aux lecteurs d'aujourd'hui. Parmi ces maisons d'éditions qui ont favorisé « le rapprochement entre les auteurs de régions différentes et [...] [ont fait] connaître leurs œuvres au public<sup>26</sup> », il convient de citer à Ottawa, les *Éditions de l'Université d'Ottawa*, les *Éditions L'Interligne* qui publient le périodique culturel *Liaison* et les *Éditions du Vermillon* ; à Toronto, les *Éditions Marois*, le *Gref* (Glendon, Université York), avec sa collection *Écrits Torontois*, les *Éditions Albion* et les *Éditions la Source* ; et à Hearst, les *Éditions boréales* ainsi que les *Éditions du Nordir*, fondées au collège universitaire de cette ville en 1988. Cette maison d'édition est depuis longtemps dirigée à partir de la capitale. À cela, il faut ajouter les diverses publications des *Éditions David* à Ottawa.

Cet élan grandissant de l'activité créatrice en Ontario ne fut pas sans influencer le sens accordé à l'appartenance ontarienne. En effet, l'origine géographique des auteurs n'est plus le critère déterminant dans la définition de l'écrivain franco-ontarien. La communauté francophone torontoise, très diversifiée quant à son arrière-plan culturel et formant « une proportion de l'ensemble de la population francophone qui est deux fois plus élevée que dans Ottawa-Carleton et trois fois plus élevée que dans la région de Sudbury »<sup>27</sup>, insuffle un dynamisme à l'éclatement culturel de l'espace ontariois. C'est dans cette perspective que Yolande Grisé élargit l'esprit créateur en littérature dans l'Ontario français, toujours en voie de formation, de renouvellement et d'affirmation, pour plonger ses racines au-delà des seules données de naissance :

---

26. Paul Gay, *op. cit.*, p. 168.

27. Gratien Allaire, *op. cit.*, p. 120.

Car une compréhension aussi étroite de l'expression « franco-ontarien » risquerait d'accorder, à la limite, plus d'importance aux auteurs qu'aux œuvres elles-mêmes, lesquelles demeurent – on a souvent tendance à l'oublier – l'objet premier de la littérature. C'est pourquoi nous avons choisi d'étendre la notion subjective de l'appartenance franco-ontarienne des auteurs à son corollaire objectif : l'appartenance franco-ontarienne des textes. Autrement dit, nous considérons que relèvent du domaine littéraire franco-ontarien :

- a) les textes dont les auteurs sont nés en Ontario ;
- b) les textes dont les auteurs ont vécu ou vivent en Ontario et dont la création littéraire est liée de quelque manière à leur vie en Ontario ;
- c) les textes qui traduisent quelque aspect de la réalité franco-ontarienne, de quelque auteur qu'ils soient, même si celui-ci n'est pas né ou encore n'a pas vécu en Ontario<sup>28</sup>.

On retrouve, d'ailleurs, dans l'anthologie *Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui*, cette volonté de donner place dans le champ littéraire de la francophonie canadienne à des auteurs qui ne sont pas nés en Ontario, mais qui ont choisi d'y vivre et d'y rester. Pour les éditeurs de cette anthologie, Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, la définition de l'écrivain franco-ontarien concerne : « [...] celui ou celle qui écrit et publie en français et qui est établi en Ontario, quelles que soient ses origines géographiques ou culturelles. Il y a aussi le cas, bien sûr, de ceux ou celles qui, Ontariens de naissance, ont élu domicile dans une autre province du Canada, voire à l'étranger<sup>29</sup> ».

Cette représentation large, ouverte et plurielle, « fondée sur l'égalité dans la différence<sup>30</sup> », vise à faire de l'Ontario francophone un foyer vivant de culture diversifiée qui affirme son originalité, son développement et sa transformation. Ce désir de singulariser une communauté

---

28. Yolande Grisé, *Pour se faire un nom*, Montréal, Fides, 1982, p. 14-15.

29. Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, *Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, coll. « Les Cahiers du Vermillon », 1989, n° 2, p. 11.

30. *Ibid.*

dans la cohésion de sa diversité est précisé haut et fort par ces deux auteurs franco-ontariens d'adoption dans la préface de leur anthologie :

Le Franco-Ontarien veut s'épanouir dans sa langue et dans sa culture, dans la province qui est sienne par naissance ou par choix d'immigration, *l'Ontario*. C'est ce vouloir-vivre en français, malgré son statut doublement minoritaire – par rapport aux deux cent cinquante millions d'anglophones du continent nord-américain, et par rapport aux cinq millions de Québécois francophones –, ce sont ce choix et cette détermination du Canadien français des provinces anglophones qui ont peu à peu forgé une identité culturelle propre et donné naissance à des manifestations artistiques et littéraires originales<sup>31</sup>.

Il convient de remarquer que cette mouvance littéraire, appartenant à cette communauté francophone de l'Ontario, a connu une telle effervescence grâce au dynamisme, à l'imaginaire, à la créativité et aux efforts soutenus de centaines d'écrivains d'ici et d'ailleurs. Citons parmi tant d'autres Marguerite Anderson, Jean Boisjoli, Hédi Bouraoui, Hélène Brodeur, Richard Casavant, Nicole Champeau, Andrée Christensen, Cécile Cloutier, Margaret Michèle Cook, Jean-Marc Dalpé, Patrick Desbiens, Mireille Desjarlais-Heyneman, Christine Dumitriu van Saanen, Alain Fraser, Philippe Garigue, Julie Huard, Pierre Karch, Aristote Kavungu, Dimitri Kitsikis, Andrée Lacelle, Gilles Lacombe, Marc LeMyre, Pierre Léon, Diane Lussier-Bouchard, Daniel Marchildon, Arash Motashami-Maali, Marie-Andrée Michaud, Pierre Raphaël Pelletier, Jeannine Roy-Poirier, Lise-Anne Pilon-Delorme, Philippe Porée-Kurrer, Stefan Psenak, Roseann Runte, Pascale Sabourin, Paul Savoie, Jean-François Somain, Nathalie Stephens, Nancy Vickers, Évelyne Voldeng, François-Xavier Simard, Lélia Young, etc.

Ainsi, placée au sein d'une atmosphère anglophone, la littérature franco-ontarienne, vivace et résistante, se définit par sa différence et par « un corpus littéraire de l'Ontario-français, jeune encore, mais suffisam-

---

31. *Ibid.*, p. 12.

ment important, original et porteur de promesses<sup>32</sup>, qui la rendent distincte des autres littératures canadiennes d'expression française. Ce privilège intellectuel garantit le maintien et la continuité d'une production littéraire riche en nombre d'œuvres de création, riche en diversité des genres qui laissent apparaître des thèmes inaccoutumés, des inspirations originales et des perceptions évolutives. Dès lors, cette création littéraire offre des horizons culturels et des préoccupations variées à l'image de la diversité des créateurs et des créatrices qui la composent.

Si certains auteurs franco-ontariens s'inscrivent dans le projet de Pierre Pelletier de faire de leurs textes une nécessité vitale de l'écriture pour donner valeur à leur existence (« Nous parlons de nous afin que nous nous/nommions dans nos émotions les plus profondes<sup>33</sup> ») ou encore rejoignent Pascale Sabourin dans cette urgence de se reconnaître et de reconnaître leur identité bien spécifique (« Franco-moi/Franco-franco/Franco-quoi?/Franco tout, ici/Et que l'on cesse de me piétiner/Que cesse la tuerie subtile<sup>34</sup> »), d'autres trouvent dans les paroles de Hédi Bouraoui l'écho de leur immense désir d'articuler leur présence autour de l'intégration complète et de l'enracinement certain (« Plante-toi ma racine fermement chantée/Pour que la terre nationale ne me chinoise plus/Le dernier compliment de l'exil<sup>35</sup> »). C'est dire que le besoin d'une acceptation totale dans la famille francophone ontarienne passe inéluctablement par la destruction des frontières et des murs virtuels ou réels et la construction d'un nouvel espace identitaire propice au dialogue, à l'échange et à la complémentarité humaine :

Changer de climat

Pour s'engloutir dans un autre climat

Y a-t-il une différence entre le martelé et l'écartelé<sup>36</sup>.

---

32. *Ibid.*, p. 10.

33. Pierre Pelletier, tiré du poème « Temps de vies », 1986, p. 11, cité dans Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, *op. cit.*, p. 273.

34. Pascale Sabourin, tiré du poème « En-ra-ciné, Echosmos », 1986, p. 44, cité dans Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, *op. cit.*, p. 42.

35. Hédi Bouraoui, tiré du poème « Franco-moi », cité dans Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, *op. cit.*, p. 331.

36. *Ibid.*, p. 480.

Si, pour certains auteurs, la naissance identitaire est un acquis fondamental, faisant état d'une synergie constante, dans n'importe quel lieu où l'individu est appelé à vivre, car, comme le dit Cécile Cloutier, « Puisqu'il y a des racines/Au bout de tous les arbres/Et une source/Au début de chaque ruisseau<sup>37</sup> », pour d'autres, l'adaptation à la nouvelle terre ontarienne n'efface pas la mémoire du pays d'origine. Les vers de Dimitri Kitsikis traduisent cette nostalgie permanente que le poète exilé transporte dans son être et dans ses poèmes. Ainsi, la distance physique et l'éloignement métaphysique deviennent les deux pôles d'attraction entre lesquels le poète trouve sa voix/voie :

La patrie est loin  
Une autre me tend la main  
mais c'est elle à nouveau que je trouve  
Sourire sur lèvres fraîches  
Soupir sur cœur  
Poitrine qui peine  
larme, si large est la mer  
Ma patrie retrouvée, si loin, si proche  
Si folle, futile et forte  
Ma patrie qui chavire  
Comme une chaloupe dans mon cerveau<sup>38</sup>

Si pour certains auteurs, l'acte d'écrire traduit une quête d'autonomie, une prise en main d'une communauté francophone par et pour elle-même – pour dire sa parole revendicatrice, son histoire et son devenir – pour d'autres, l'écriture engendre des affinités individuelles et collectives qui se manifestent dans la richesse du langage. Ainsi pour Lélia Young, « La langue est vécue, et évolue, dans un environnement culturel qui conduit à une transformation de celle-ci. Quotidiennement subie, cette transformation atteint son apogée dans la création littéraire, comme acte de communication d'un nouveau dialogue<sup>39</sup> ». De l'élan magique de

---

37. Cécile Cloutier, « Pourquoi – L'écoutez », 1986, p. 15, cité dans Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, *op. cit.*, p. 85.

38. Dimitri Kitsikis, « L'orocc », *L'âge de Kali*, 1985, p. 34-35, cité dans Hédi Bouraoui et Jacques Flamand, *op. cit.*, p. 184-185.

39. Mireille Desjarlais-Hynneman, « Portraits – Lélia Young », *Participe présent*, n° 35, juin 2001, p. 3.

## LITTÉRATURE FRANCOPHONE EN ONTARIO

l'écriture jaillit l'unicité et la force de la création. Dans son poème intitulé « Face aux cahutes de glaise », la dimension identitaire, véritable métaphore pour l'existence, exprime avec acuité que le « Je suis » est corollaire du « Je deviens » :

Du calame sort une créature  
Elle dissout l'air de ses orbes houblonnés  
et en fait une terre brune et féconde  
Ses paroles s'accrochent aux pierres des maisons  
pour sourdre le langage de la roche pétrifiée

Elle recueille leur témoignage  
à travers des images éclatées et dit  
Métaphore pour le soulagement                    des  
aiguillons  
verbe qui reçoit    du  
pauvre  
voyage à travers les galaxies  
visible sonate de la permanence                    je suis  
et je deviens<sup>40</sup>

Il y a plus. Il y a aussi, chez certains écrivains franco-ontariens d'adoption, cette prise de considération dans leur production poétique et romanesque de l'espace géographique comme confirmation de leur choix d'adhésion à cette province. Hédi Bouraoui n'a-t-il pas donné, dans son roman *Ainsi parlait la tour CN*<sup>41</sup>, à ce monument torontois une représentation privilégiée, voire majeure ? En fait, dans cet écrit qui subvertit le genre par mixage judicieux du romanesque, du poétique, du journalistique et du philosophique, la tour CN nous livre ses secrets les plus intimes, problématisant la notion de l'identité dans cette ville. Elle offre sa vision de l'intérieur, soulignant les caractéristiques qui la définissent. Ceci dit, elle constitue un jeu de langage pour évoquer son origine et son jaillissement vers le ciel. En un mot, elle annonce le rôle joué par la communauté cosmopolite qui l'a érigée et la fait tourner aujourd'hui. De son côté, le jeune écrivain Didier Leclair – de son vrai nom Didier Kabegema qui, né à Montréal, a grandi en Afrique et vit

---

40. *Ibid.*

41. Hédi Bouraoui, *Ainsi parlait la tour CN*, Tunis, L'Or du temps, 2000.

maintenant à Toronto – a choisi cette dernière ville comme espace romanesque de son premier roman, *Toronto je t'aime*, paru aux Éditions du Vermillon. La trame narrative de ce récit met en scène un nouvel arrivé, trop heureux de trouver en Toronto la ville qui va lui permettre de « pouvoir manger trois repas par jour » jusqu'à la fin de sa vie.

Les gens étaient, à première vue, exactement comme je m'y attendais, [écrit le protagoniste] : un ensemble de diverses origines. Ils étaient en costume-cravate, turban-étoupe de soie ou encore rastas-bonnet bariolé. Je m'attendais à ce genre d'habillements à cause des nombreuses revues canadiennes que j'avais lues à Cotonou, au Bénin, en Afrique.

Bien que récente, la littérature franco-ontarienne possède une histoire bien circonscrite, une identité collective aux variances multiples<sup>42</sup> et son existence n'est plus à prouver. La participation grandissante, voire soutenue, d'écrivains ontariens de souche ou issus de l'émigration à cette manifestation témoigne de la vitalité de la mouvance littéraire francophone dans cette province. Alors que les efforts des précédentes générations avaient dessiné les bases d'une littérature riche et abondante issue du terroir, leur indispensable contribution permettra aux nouvelles voix de connaître une relative célébrité. En fait, de nombreux prix consacrent la reconnaissance de l'expression culturelle franco-ontarienne. En littérature, le prix du gouverneur général a couronné entre autres des ouvrages écrits par Cécile Cloutier, Jean-Marc Dalpé, François Paré et Michel

---

42. Dans son article intitulé « La francophonie ontarienne au passé, au présent et au futur », François Boudreau rapporte que « [p]artant de son expérience personnelle, Normand Frenette souligne, en 1990, qu'il existe quatre éléments constitutifs de l'identité franco-ontarienne : un élément objectif, à savoir le lieu géographique ; un élément subjectif, à savoir le sentiment d'appartenance à un groupe ; un élément sélectif, car on peut ne pas vouloir faire partie ; et un élément linguistique, à savoir la langue française, même si elle est touchée, voire contaminée, par l'influence de l'anglais. Cette typologie s'inscrit très bien dans la ligne de pensée contemporaine sur l'identité et le processus d'identification. On y reconnaît aussi le Franco-Ontarien comme acteur et créateur de sa propre identité, selon les circonstances auxquelles il/elle doit faire face ». Dans Jacques Cotnam, Yves Frenette et Agnès Whitfield, *La francophonie ontarienne. Bilan et perspectives de recherche*, Les Éditions du Nordir, 1995, p. 39.

Ouellette ; le prix Trillium a été attribué dernièrement à Andrée Lacelle, puis à Maurice Henrie ; le prix Émile-Nelligan est allé, en 1996, à Marlène Belley. Le Grand Prix du Salon du Livre de Toronto a été remis, tout récemment, à Hédi Bouraoui pour son conte, *Rose des sables*. Quant à Pierre Léon, il a reçu, entre autres, le prix Rabelais et le prix Jean-Baptiste-Rousseaux, en reconnaissance de son exceptionnelle contribution à la francophonie ontarienne.

Plus importantes encore, les questions de la qualité des œuvres de la littérature franco-ontarienne et de la pertinence d'une lecture contemporaine, semblent, en effet, dépassées. L'évolution progressive, accomplie réellement au cours des dernières décennies, indique que les écrivains franco-ontariens n'éprouvent aucun sentiment d'infériorité linguistique ni vis-à-vis du Québec ni vis-à-vis de la France. Leurs divers écrits présentent les modes de vie d'une société bousculée par de nombreux changements sociaux et politiques. Ils permettent aussi de goûter et de pénétrer l'imaginaire franco-ontarien, qu'il soit individuel ou collectif.

C'est ainsi que, loin d'être, selon l'expression de Paul Gay, « ces prétendus "Invisible French"<sup>43</sup> », la présence de cette masse d'écrivains venue d'ailleurs conjuguée aux efforts de ceux d'ici a fait sortir les Franco-Ontariens de l'ombre. Pour ces nouvelles voix, la revendication d'une véritable identité est réelle. Elle s'est concrétisée par l'appropriation du vocable « ontariois/e<sup>44</sup> » pour désigner cette volonté apparente d'affirmer leur création littéraire comme une reconnaissance de leurs racines françaises implantées au cœur du monde ontarien et de l'imposer comme écriture moderne, évoluée, historiquement et culturellement parlante<sup>45</sup>. Même s'ils laissent subtilement deviner qu'ils ne sont pas

43. Paul Gay, « Les Franco-Ontariens. Ces prétendus "Invisible French" », dans René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne II*, Ottawa, La société des écrivains canadiens, Section d'Ottawa-Hull, octobre 1979, p. 43-51.

44. Pour comprendre les raisons linguistiques et sociales qui légitiment le mot « ontariois », voir Yolande Grisé, « Ontariois, une prise de parole », *Revue du Nouvel-Ontario*, Sudbury, Institut franco-ontarien, Université Laurentienne, n° 4, 1982, p. 81-89.

45. Voir à ce sujet Ali Reguigui et Hédi Bouraoui [éd.], *La littérature franco-ontarienne – États des lieux*, Sudbury-Ontario, Université Laurentienne, 2000, 280 p.

originellement de ce petit bout de pays, les écrivains francophones de la nouvelle génération présentent des écrits de divers genres (roman, nouvelle, poésie, théâtre, etc.) où se profilent chez certains une sorte d'unification avec les préoccupations et les thèmes abordés par les écrivains nés en Ontario. D'autres, par contre, mettent en scène des sujets d'actualité reflétant leur inscription dans la réalité de l'Ontario francophone. Et puis, il y a ceux et celles qui dépassent les frontières identitaires et les phénomènes d'exclusion pour affirmer tout simplement leur participation active à l'éclatement d'un certain monolithisme culturel et à la constitution d'une autre littérature de langue française qui se développe et s'ajoute à la francophonie particulière au Canada.